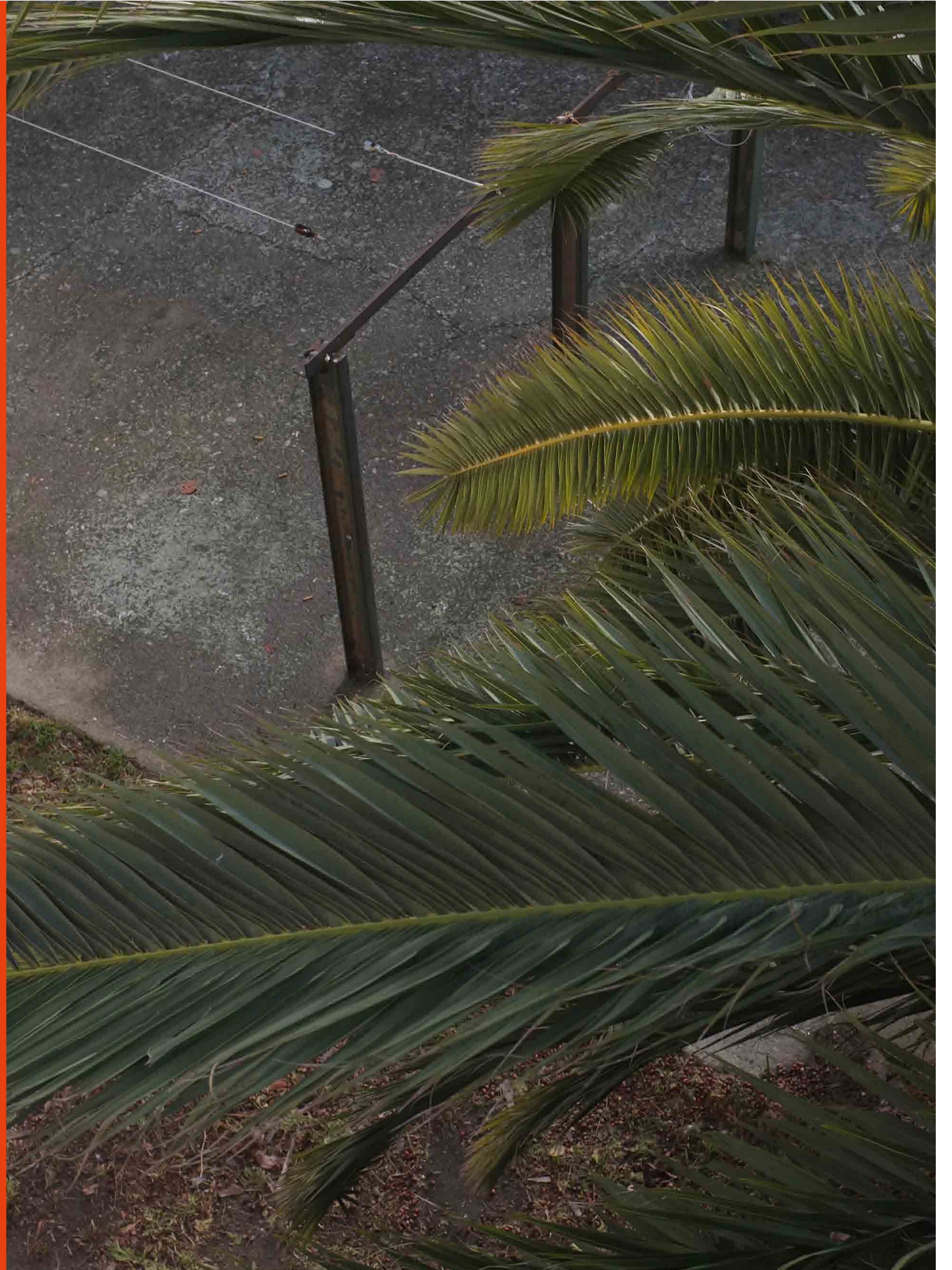
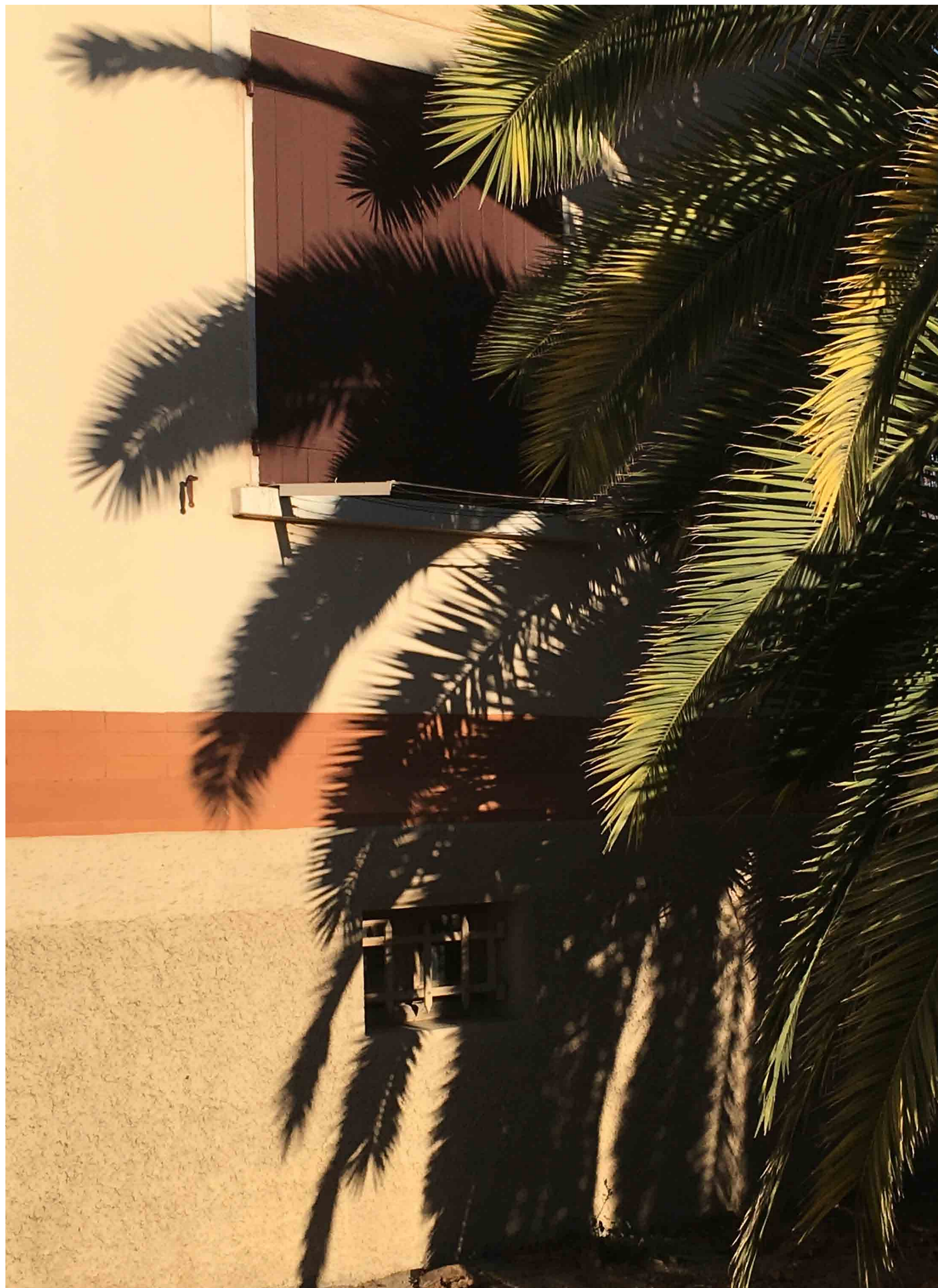


Planter un palmier pour sa fille

Suzanne Hetzel
Anne-Marie Benoit
George Chaine
et Madame Chaine
Max Gaspard
Marie-Cécile Sanz
Kevin Perrin,
Christophe Pauner
Gilbert Gazzan
Francine Jacobi
Jean-Louis Gasc
Anne-Marie Gasc
Marie Cabanes
Laurent Durand





À peine franchie la porte de l'appartement,

Georges Chaine me prend le bras et me conduit dans le séjour situé au bout du couloir.

Il pointe une photographie en noir et blanc posée sur un meuble de rangement :

« C'était le 12 août 1963 à Saint-Tropez, nous étions en voyage de noce, c'était là où il était le meilleur ! »

Je regarde la photographie de Jacques Brel, guitare à la main, à sa gauche le couple Chaine radieux.

Venez, installons-nous dans la cuisine, comme ça ma femme peut venir aussi.

Je suis cheminot depuis 1969 au service de la voie : la brigade 1111 Tarascon-Segouneaux, poseur de rails pour faire simple.

Notre canton avait sept kilomètres et demi de rails à entretenir. En plus de l'entretien, je faisais « visiteur de gare », c'est-à-dire quand un train rentrait en gare, on vérifiait si tout allait bien. Je faisais les trois huit. Mes parents étaient des ruraux, ils habitaient dans une petite rue à deux pas d'ici. »

On sonne et Madame Chaine dirige sa chaise roulante vers la porte d'entrée :

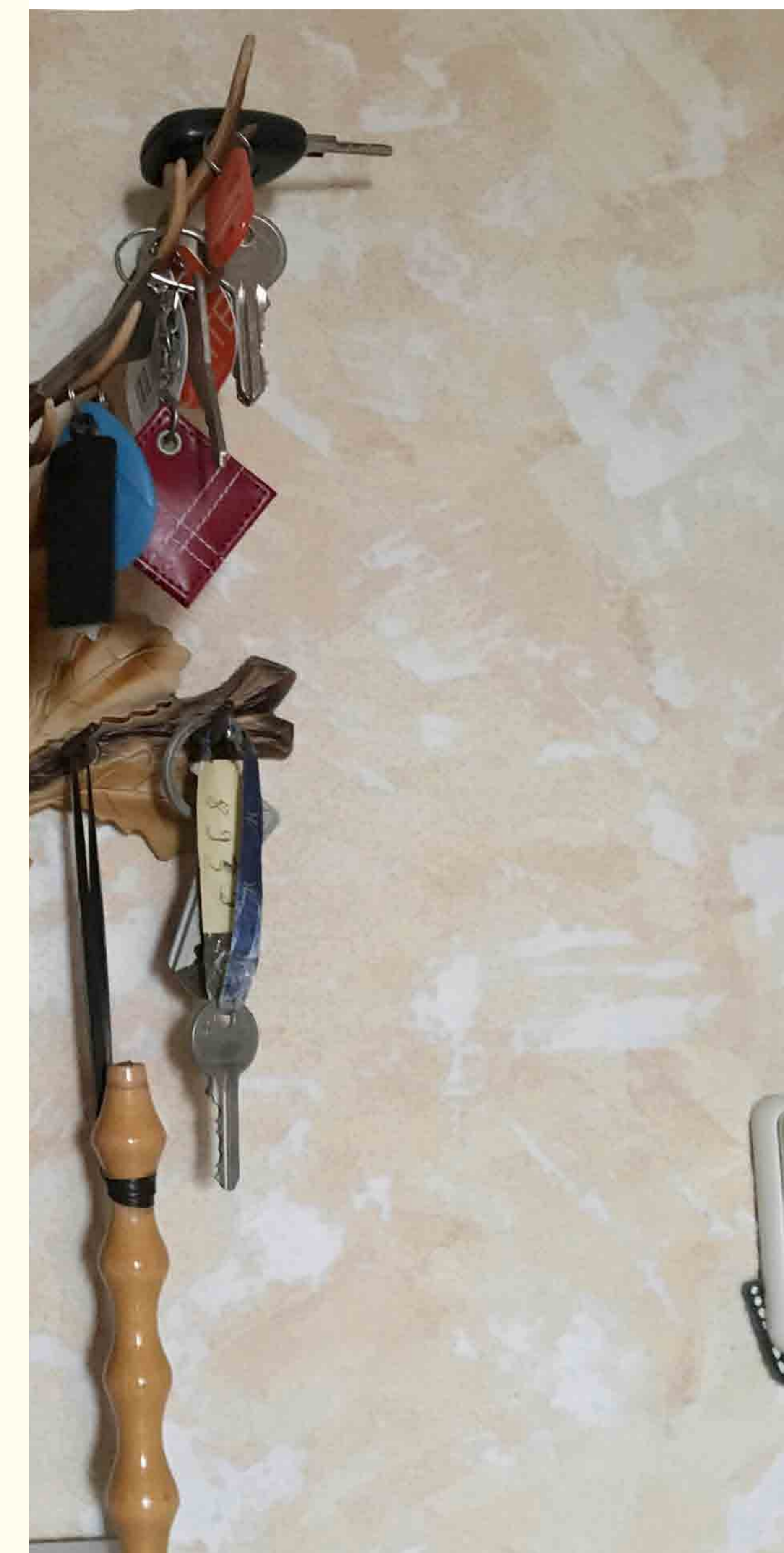
« C'est le marchand de fromage. »

« Je ne suis pas marchand, mais livreur ! Je livre les fromages que vous avez commandés ! »

réplique l'homme d'une voie enjouée, qui visiblement vient en ami.

« Nous sommes livrés chaque semaine, ces fromages viennent de Montignargue et ils sont excellents ! Vous les goûterez, je vous en mets dans un paquet en partant. Quand les bâtiments étaient à la SNCF, il existait une sorte de police interne pour faire respecter l'ordre. Nous faisons l'escalier nous-mêmes à tour de rôle. C'était toujours propre. La vie collective se passait au centre du stade.

Ah, le théâtre, c'était tout pour moi ; j'en ai beaucoup fait, j'adorais la scène, la musique. Comme je me souviens du concert de Brel dans les arènes d'Istres en 1964... »





« Mon père a débuté à la SNCF d'Alger à 18 ans comme employé de bureau. En 1962 il a été muté à Nîmes, puis à Arles. Ici à Pierre Semard, nous avons fait laronde des immeubles : en premier le 3, puis on nous a logé au 6, puis pour cause de rénovation, nous avons été logés au 1.

Pour ma part, je n'ai pas travaillé à la SNCF, mais après mon divorce en 2001 j'ai pu y revenir avec mes deux enfants pour m'occuper de ma mère. »

Nous sommes assises dans la cuisine, sa fille Anne-Françoise nous écoute avec attention tout en manipulant un transistor de poche.

« Au 6 régnait l'esprit le plus amical, probablement parce que nous étions les plus anciens. On buvait le café chez l'un ou l'autre, on descendait dehors avec une chaise pour discuter sous les platanes. À l'époque, un banc était installé devant chaque entrée d'immeuble. Il y a une bonne dizaine d'années un vote a décidé de l'enlèvement de tous les bancs. C'était malheureux pour les personnes âgées, mais trop de jeunes faisaient du bruit la nuit. Parfois ça durait jusqu'à quatre heures du matin ! En vieillissant on devient égoïste, on supporte moins les choses. »

Nous entendons clairement des voix venant de l'appartement voisin. « C'est normal, on entend absolument tout des voisins, c'est très mal insonorisé. Vous voyez, ici nous sommes dans un appartement du milieu avec un long couloir sans fenêtres. Je n'ai pas la vue sur le stade avec le soleil, mais depuis la fenêtre de ma chambre j'ai la vue sur le terrain de tennis. J'aime bien cette vue, venez voir. Aujourd'hui il y a du monde, beaucoup de jeunes, nous sommes mercredi. »

Je lui demande s'il reste quelque chose de l'esprit convivial du 6. « Avec les anciens, on se rend service et avec une voisine du 3, nous sortons ensemble en ville, mais nous ne sommes plus dans la même dynamique ! »





Je m'installe sur un banc du stade Mistral dans l'ombre des cyprès; je suis en avance. Un homme fait des allers-retours sur la pelouse avec un tracteur tondeuse. Torse nu, casque aux oreilles et cigarette aux lèvres, l'homme semble prendre du plaisir à faire son travail. Il est neuf heures du matin et la température ne tardera pas à dépasser 30 degrés; j'attends Jean-Louis et Anne-Marie Gasc.

Un homme s'approche de la pelouse, suit la tondeuse des yeux, puis s'en détourne, s'approche du banc.

Je prends les devants :

« Est-ce que vous êtes Monsieur Gasc ? »

– Non, je suis Laurent, mais Gasc, ça me parle.

– C'est un ancien locataire de Marius Maurin.

– Ah, comme moi, j'y ai habité jusqu'à l'âge de 20 ans !

– Quelle coïncidence, je fais un travail photographique sur la cité, vous accepteriez que l'on se revoie ? »

L'homme me tend sa carte et nous prenons rendez-vous pour le lendemain à la même heure. Je lis :

Votre coiffeur à domicile / Sur rendez-vous / Laurent / Coupe, coiffage femmes, hommes et enfants / Tarif à partir de 15 € / Massage du cuir chevelu sur RDV.

J'accompagne Laurent au portail du stade où Jean-Louis Gasc attend déjà.

« Ah oui, votre visage me dit quelque chose, nous étions voisins ! C'était il y a longtemps. »

– Je n'en ai pas le souvenir, peut-être avec mon frère René ?

– C'est ça René, c'est moi qui lui lançais les bâtons dans les roues du vélo ! Bon, je vous laisse discuter, à demain. »

« En attendant ma soeur, je vous montre des photos de notre appartement rue Marius Maurin dans les années 60. »

Nous rejoignons ma place à l'ombre et en voyant le stade le visage de l'homme s'illumine : « Georges Mistral, on l'appelait le Chef Mistral, il orchestrait notre vie d'enfants dans ce stade. Tous les après-midis de vacances, nous partions à pieds à la piscine municipale, même par une chaleur comme aujourd'hui ; et ce n'était pas tout à côté, aux Alys-camps là-bas. Je garde un souvenir très ému de ce temps lié au stade ».

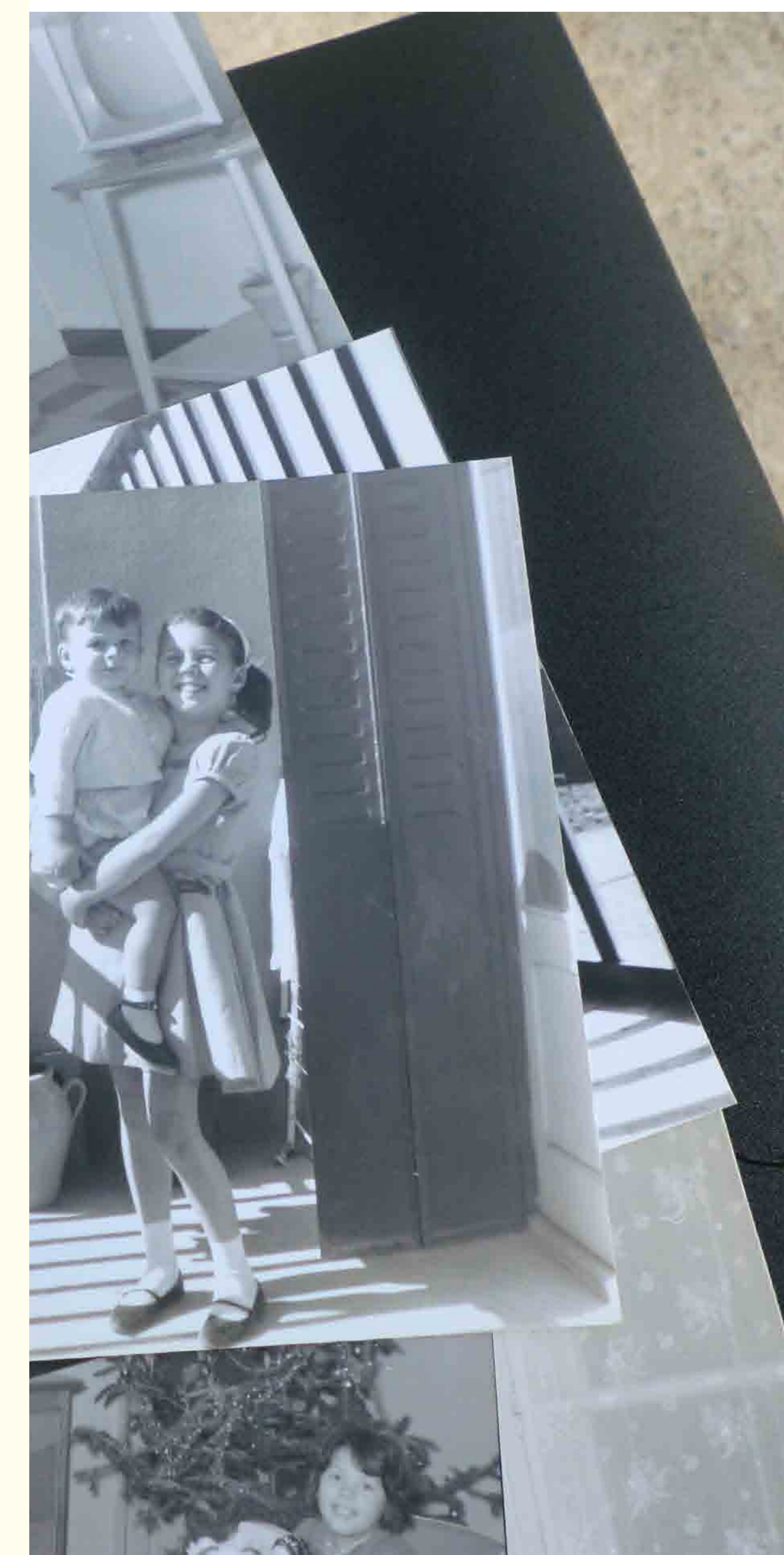
Sa soeur Anne-Marie arrive : « Désolée, j'ai pris du retard avec les travaux du tramway à Avignon. » Elle aussi semble émue de revenir sur les lieux de son enfance. « Je ne suis plus revenue depuis 2002, l'année où ma mère, veuve depuis 1996, a libéré son appartement. »

En plus des photographies, Jean-Louis a apporté le contrat de location : « Il est signé du 1er juin 1958. Nous avons habité d'abord dans un logement avec deux chambres au bâtiment 8, puis quand la famille s'est agrandie, nous avons changé pour un plus grand, avec trois chambres, au numéro 6, en 1964. »

Notre père était sous-chef de gare à la gare d'Arles. Il travaillait au rythme des trois huit, au Poste de Régulation et de Sécurité où se gérait l'ensemble du trafic voyageurs et marchandises. Il assurait le bon départ des trains. »

« Pour chaque minute de retard, il devait faire un rapport et en rendre compte au régulateur central de Marseille. Selon les circonstances, cela pouvait faire l'objet d'un blâme ou d'une retenue sur salaire ! » se souvient Anne-Marie qui poursuit : « À 50 ans, il était si épuisé par ce rythme de travail qu'il a demandé à changer de poste. Il a obtenu une place dans un bureau avec des horaires réguliers. »

« J'ai gardé de bons souvenirs de cet appartement et surtout de son environnement » dit Jean-Louis, « Je trouve que l'on a eu une enfance très heureuse ! Beaucoup de familles avaient de nombreux enfants et le fait d'avoir été pris dans une sorte de





Laurent arrive avec le même pas entraînant qu'hier, nous prenons place sur le même banc dans l'ombre.

« Comment puis-je vous aider pour votre projet ? »

Je suis étonnée, jamais personne ne m'a posé cette question. Quelques personnes se soucient des droits de diffusion, du respect des récits, mais aucune ne s'intéresse à la motivation d'un tel travail. J'estime nécessaire de créer un intermédiaire entre les récits de vie en apparence ordinaires et un public à venir. Ces récits éclairent notre sentiment d'attachement à un lieu ou un territoire. Il n'est pas rare que des opinions politiques ou morales viennent appuyer ces liens d'appartenance. La photographie et l'écriture m'aident à imaginer des ponts entre un repli sur le chez soi et un monde laissant place à l'inconnu, à ce qui est étranger.

« Offrir un peu de votre temps ferait bien avancer le projet. », telle fut ma réponse.

Je présente mon livre sur la Camargue, nous parlons de photographie et des artistes. Laurent aime organiser des événements dans le milieu de la mode et de la coiffure. Puis il parle de son enfance à Marius Maurin :

« Mes parents ont pris l'appartement au 4 en 1971, j'avais quatre ans. Mon père faisait les trois huit en passant d'un train à un autre avec son képi. Plus tard il gérait des commandes dans un bureau.

Mon meilleur copain Sylvain habitait au dernier étage ; de notre bande nous étions les derniers à partir de la cité, nous y sommes restés jusqu'à vingt ans. »

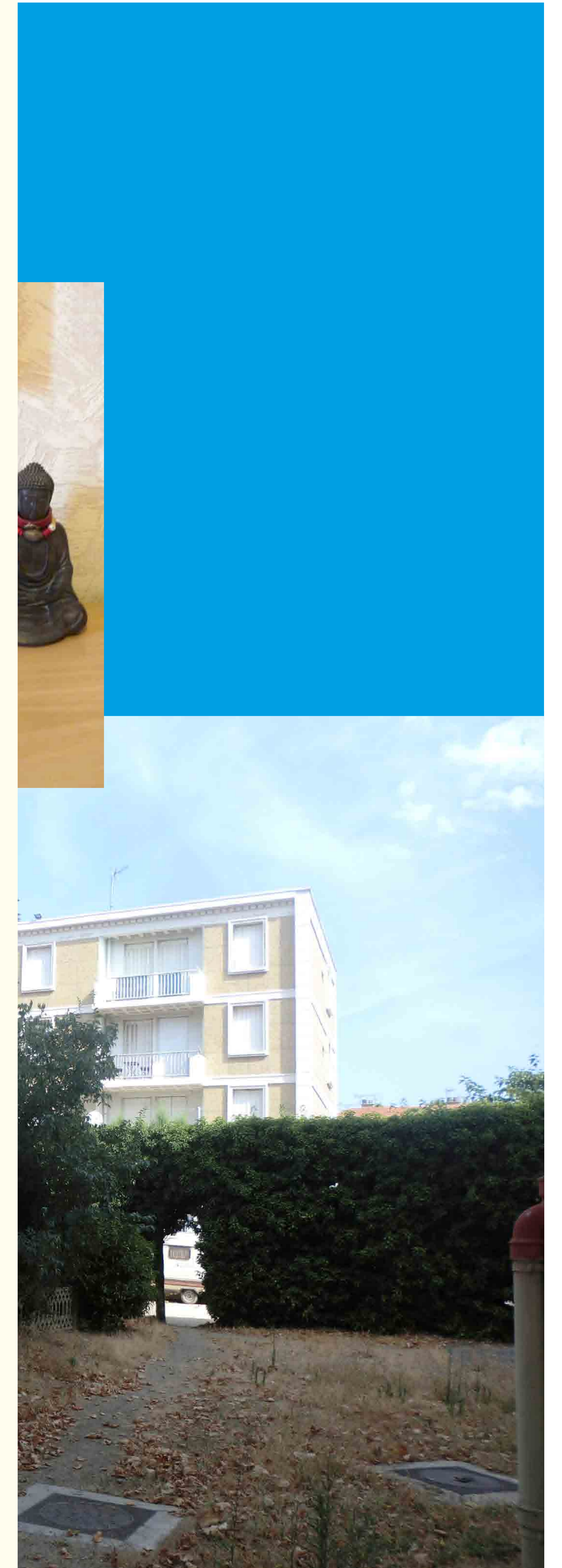
Ces souvenirs semblent habiter l'homme ; il regarde la pelouse, puis montre un platane de l'autre côté du terrain : « J'ai passé mon enfance dans les arbres ! On était deux ou trois à passer d'arbre en arbre autour du stade sans toucher terre, sans tomber ! On commençait là-bas, puis c'était parti pour un tour. Pareil pour la haie de cyprès qui cerne le stade, tout en se lançant des galles. On était fous, on nous appelait les koalas !

Plus tard, ado, on jouait au tennis le soir. On ramassait les balles perdues et comme le tennis n'avait pas de grillage à l'époque, on venait jouer quand les gens du club étaient partis. Les voisins aux fenêtres nous applaudissaient ! On se sentait fiers. On nous laissait faire parce qu'on rangeait tout en partant.

Après ma formation chez Annie 2 – le plus grand salon de coiffure de la ville, même Alain Delon y est venu pour le lancement du parfum Eau Sauvage – je suis parti à Avignon, Marseille, Paris, puis je suis revenu ici. Cet attachement à la ville de son enfance, je crois qu'on appelle cela racines. »

Une jeune femme court inlassablement autour du terrain, elle accélère, puis ralentit, puis accélère à nouveau ; elle semble chercher dans ses réserves.

« Depuis 25 ans, je suis revenu définitivement à Arles. Maintenant j'espère trouver une maison avec un jardin. Je voudrais tellement ne plus être en appartement. Je reviens ici pour voir les gens qui courent, cela me détend et me permet de retrouver des idées. »





« Je suis entré à la brigade des voies à Calissanne en 70 : la gare où était tourné le film *La bête humaine* avec Jean Gabin !

Qu'est-ce qu'on travaillait dur !

On entretenait et changeait les rails entre le p.k. 813 et le 824 : de la gare Saint-Charles jusqu'à la courbe avant Besse, sur une dizaine de kilomètres. Si par exemple on avait à faire au 816, on s'y rendait en voiture ou en mobylette, et à midi on mangeait à la cantine de Miramas si on n'était pas trop loin.

Un rail, ça s'use et on les remplaçait quand c'était nécessaire.

Pour 15 mètres, nous mettions de 10 à 12 heures, nous étions 15, et nous travaillions dans les intervalles des passages de trains.

J'ai fait ce travail jusqu'en 1983 et j'ai voulu sortir de la voie ;

j'ai passé les stages et des examens pour être conducteur de l'équipement.

J'ai ensuite circulé partout, jusqu'à Marseille et Aubagne,

j'ai chargé du matériel – j'étais équipé d'une grue ! – et tout ce qui était nécessaire au bon roulement des travaux.

J'ai fait cela jusqu'à ma retraite en 2004.

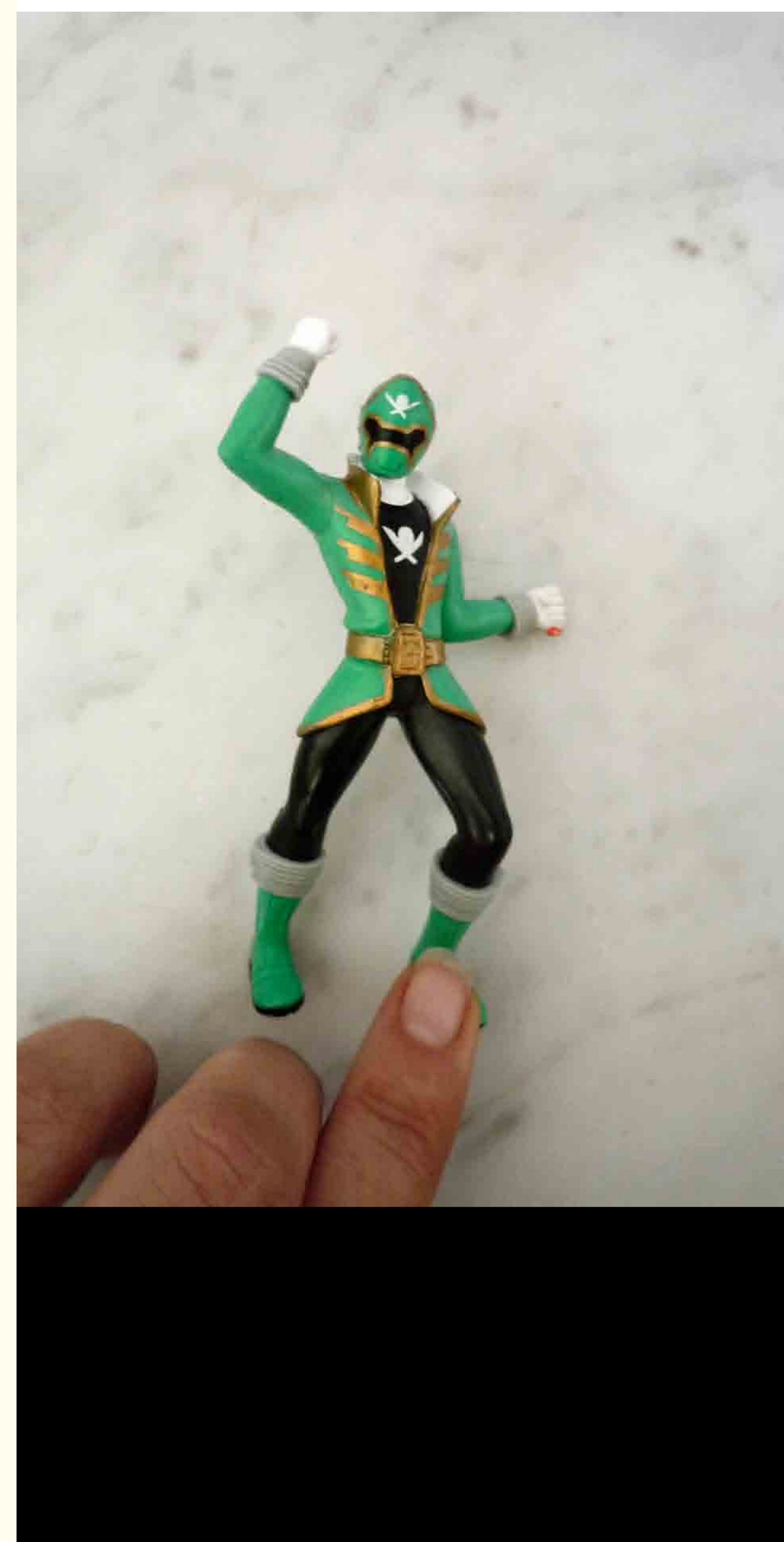
On avait nos convictions et pour les défendre on était prêts à partir en guerre.

J'étais syndiqué et j'ai fait toutes les grèves des cheminots. En 95, nous

étions battus contre la réforme de Juppé, pendant un mois aucun train n'a circulé dans la gare d'Arles.

Vous imaginez, aucun trafic !

Je me souviens bien, car à la reprise c'est moi qui suis passé avec la draine pour dérouiller les rails.





Le portail du 45 rue Marius Maurin est grand ouvert et je traverse un jardin où arbres et plantes ont l'air de se plaisir.

Francine Jacobi m'accueille :

« Venez, je vous fais visiter et on se mettra dans la véranda pour discuter. »

Une belle lumière blanche éclaire des objets et des oeuvres d'art, je remarque que chaque chose est le signe d'un choix attentif.

« Mon grand-père travaillait dans les mines de La Grand Combe, mais suite à ses blessures de la Seconde Guerre, il a été placé à la SNCF à Arles. Cet homme a été blessé de guerre pour la deuxième fois, vous imaginez qu'il a fait sept ans de guerre dans sa vie ?

Mon père était lui aussi cheminot, d'abord à Alès, puis à Arles à partir 1946. Il rembobinait les moteurs électriques des michelines et les protégeait avec de l'amiante pour y placer des fils conducteurs. Il habitait dans le quartier Chantilly-Petit-Nice à Alès, juste derrière une cité SNCF qui surplombait la voie. Cette cité ressemble étrangement à Pierre Semard. Après sa mutation à Arles et un premier logement rue de la Fortune – qui s'appelait rue de la Misère avant ! –, mes parents ont acheté la maison rue Marius Maurin où j'habite actuellement ; c'était en 1955 ou 56.

La cité Marius Maurin venait d'être construite sur un terrain de pommiers, de poiriers et de vignes qui appartenait à Monsieur Clavel.

J'y ai connu un couple d'enseignants qui habitait dans le premier bâtiment et qui pourtant n'étaient pas cheminots ; je ne m'explique pas comment ils ont pu obtenir le logement.

Mon voisin a construit sa maison quand il est rentré d'Indochine, lui aussi a travaillé à la SNCF. Mais ce quartier – à part les deux cités – n'était pourtant pas un quartier de cheminots, c'était le hasard quand il y en avait.

Je me souviens, avec ma mère nous étions souvent aux ateliers SNCF. La grande bâtisse à l'entrée hébergeait le service médical et les

